

REVUE
DE L'ORIENT
DE
L'ALGÉRIE ET DES COLONIES.

BULLETIN ET ACTES

DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE, ALGÉRIENNE ET COLONIALE DE FRANCE.

Recueil consacré

A LA DISCUSSION DES INTÉRÊTS DE TOUS LES ÉTATS ORIENTAUX,
de l'Algérie et des Colonies françaises et étrangères,

et à l'étude

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE, DES LITTÉRATURES,
DES SCIENCES, DES RELIGIONS, DES MOËURS ET DES COUTUMES DES PEUPLES
DE CES DIVERSES RÉGIONS.

Rédigé avec le concours des Membres de la Société orientale.

RÉDACTEUR EN CHEF,

M. J. D'ESCHAVANNES,

Membre titulaire de la Société orientale de France.

TOME DOUZIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, CHEZ JUST ROUVIER, LIBRAIRE,
20, rue de l'École-de-Médecine.

1852.

ALGERIE.

LA SUBDIVISION DE TLEMCCEN.

Du sol. — Des pierres, des rochers, des eaux. — Description physique de Sidi-bel-Abbès. — Du climat et de la salubrité. — Sidi-bel-Abbès sous le point de vue de son commerce à venir.

Du sol. — Le sol de la subdivision de Tlemccen est particulièrement recouvert de palmiers nains, de lentisques, d'oliviers et de chênes verts. En approchant de la limite du Tell¹ vers les hauts plateaux, soit que la végétation soit plus active, soit que les couches différentes des terrains permettent aux racines de se développer plus librement, les lentisques, les oliviers et les chênes verts (ces derniers surtout) y sont plus élevés et apparaissent de toutes parts; puis, aux dernières limites du Tell, ils ne se présentent plus que rabougris, chétifs et souffreteux, eu égard à la nature des terrains maigres où ils sont élevés, très-voisins de ceux du désert et des vents brûlants du Sahara qui arrêtent leur croissance. Après cette zone, viennent enfin ces terres sèches et stériles qui ne nourrissent que l'alpha² et le thym.

Les terrains des montagnes sont généralement pierreux, et ne contiennent qu'une mince couche de terre végétale, car les eaux pluviales les entraînent dans les bas-fonds. A une profondeur de trente à quarante cen-

¹ On appelle le Tell, toute la partie septentrionale de l'Algérie, terre cultivable, du mot latin *tellus*, qui exprime cette pensée.

² Végétal, venant çà et là par bouquets très-rapprochés, et dont les jets ressemblent à des juncs très-flexibles.

timètres, on rencontre la croûte calcaire qui recouvre le tuf et dont la couche est généralement profonde.

Dans les terrains maigres, mais qui contiennent néanmoins assez de terre végétale pour nourrir les racines des arbres forestiers, il serait très-utile, sous différents rapports, de répandre ces plantations en grand nombre, parce qu'il en résulterait, pour l'avenir, une grande amélioration dans les terrains par les détritiques qu'ils formeraient. En outre, ces plantations forestières donneraient au pays une fraîcheur nécessaire et agréable en été; elles appelleraient peu à peu les eaux si bienfaisantes pour les cultures pratiquées dans ce climat, et celles qu'alors on pourrait y importer. Elles maintiendraient ainsi plus longtemps à la surface du sol les sources et les eaux qui, généralement, s'éteignent et disparaissent bientôt, soit par l'absorption du sol qui est brûlant, soit encore par une rapide évaporation.

Ces plantations étant appropriées aux différentes localités et aux terres de la contrée, auraient de plus le grand avantage de satisfaire quelques-uns des besoins qui y naîtraient. On pourrait aussi tirer avantageusement parti des lentisques, en les entretenant et en diminuant les jets trop nombreux de leurs rameaux.

J'observerai qu'il serait essentiellement nécessaire de ne point faire usage des arbres forestiers à racines pivotantes qui ne pourraient point réussir dans ce pays, car le sous-sol qui est très-dur ne leur permettrait pas de le percer.

Les terrains des montagnes, quoique convenant aux plantations de la vigne, seraient nuisibles aux céréales, qui resteraient chétives, puisque, par le rapide écoulement des eaux en hiver, ces terres n'auraient pu recevoir l'eau assez profondément.

Les plaines et particulièrement les bas-fonds contiennent beaucoup de terre végétale que les pluies des hivers ont entraînée des hauteurs. Ces terrains peuvent

recevoir toutes les cultures ; l'épaisseur de leur terre végétale varie de 50 centimètres à 1 mètre 50 centimètres. Le sous-sol se compose de tuf marne, ou de sable qui ne peut provenir que des débordements antérieurs des eaux.

Quoique les bords des rivières aient, en général, moins de terre végétale que les bas-fonds et plus de sable à cause des débordements dont je viens de parler, ils sont néanmoins d'une grande fertilité quand on peut les arroser.

Le terrain de la subdivision de Bel-Abbès est ainsi un terrain tertiaire, et la nature de ses couches successives se présente ainsi :

- 1° La terre végétale ;
- 2° Le tuf, de 1 mètre à 2 mètres 50 centimètres ;
- 3° La terre glaise, de 1 mètre à 3 mètres ;
- 4° Une légère couche de sable ;
- 5° La couche des cailloux et graviers.

Des pierres, des rochers et des eaux. — En général, dans cette contrée, les pierres sont calcaires ; elles se découvrent çà et là sur le sol en grande quantité, et sous le sol dans les endroits surtout où il n'y a que peu de terre végétale.

On découvre la pierre à une profondeur de 20 à 60 centimètres ; elle se présente composant une croûte de différentes dimensions toujours interrompue, pour en retrouver une nouvelle peu loin de là.

Dans la plupart des monticules élevés, et quelquefois dans les hautes montagnes, telles que le Tessala, situé à quatre lieues et demie nord-ouest de Bel-Abbès, on rencontre le grès ainsi que le silex qui pourrait être employé avantageusement pour tout ce qui exige une grande résistance.

Du côté de Dhaïa ¹, vers les hauts plateaux, se découvrent des bancs de pierres calcaires demi-dures, et d'un blanc de craie, qui peuvent servir pour les constructions comme pierres de taille, puisqu'elles ont la propriété de se durcir à l'air.

Trois cours d'eaux principaux parcourent les environs de Bel-Abbès :

1° La Mékéra, qui prend sa source à Ras-el-Ma ², à la limite du Tell, à la naissance des hauts plateaux, reçoit dans son cours différents affluents de nature quelquefois intermittente en été; elle prend successivement les noms d'Oued-Fortout, d'Oued-Mérioua, un peu avant d'arriver au marabout de *Sidi-Ali-ben-Youb*, puis celui d'Oued-Tefellis, et après le gué de Bou-Kré-nifis alors que l'Oued-si-Kralled s'est jeté dans ce cours d'eau, elle prend le nom de Mékéra, plus bas ceux d'Oued-Mabtoah, d'Oued-Sig, et, ayant eu son confluent avec l'Oued-Habra, elle prend le nom de Macta, qui a son embouchure enfin vers le milieu de la courbe décrite par le golfe d'Arzeu;

2° L'Oued-Sarno, qui prend sa source sur le versant sud-ouest de la montagne du Tessala et qui, après avoir suivi pendant quelques instants un cours tortueux, se dirige vers l'est et se jette dans la Mékéra en un lieu généralement connu sous le nom de *Trembles*. Ce ruisseau, ainsi que la Mékéra, est torrentiel en hiver et a le grand inconvénient d'être intermittent pendant l'été;

3° Quelques sources, qui prennent naissance dans le versant nord des montagnes situées entre Bel-Abbès et Dhaïa, et à deux lieues de ce dernier poste, forment un petit cours d'eau, qui prend successivement les noms d'Aïn-Telaghre, d'Oued-Tralimat, d'Oued-Te-

¹ Poste militaire au sud et à 18 lieues de Bel-Abbès.

² Signifie en arabe, tête de l'eau, est le synonyme de cersou, sur les plateaux entre Mascara et Baugard, car *cer* vient du persan qui signifie tête, et *sou* vient du turc qui signifie eau.

niera, d'Oued-Malrair et, après avoir reçu deux forts affluents de droite, l'*Oued-Houenet* et l'*Oued-Taria*, puis celui d'Oued el Hamam, et enfin l'Oued-el-Habra, rivière forte et impétueuse et dont j'ai déjà parlé dans la description du cours de la Mékéra.

Les eaux des ruisseaux, et surtout des rivières de l'Afrique, ayant un cours rapide, sont par cela même potables ; néanmoins, elles exigent beaucoup de modération, quoique n'étant point malsaines dans l'usage raisonnable qu'on en doit faire. Quelques-unes, cependant, quoique possédant cette condition essentielle de la rapidité, ne peuvent être prises qu'avec le plus grand ménagement ; ce sont les ruisseaux grossis dans leur cours par les sources mêmes qui jaillissent dans leur lit et qui les rendent ainsi trop froides en été pour pouvoir être prises sans danger, surtout dans l'usage constant et habituel ; de ce nombre est la Mékéra. Celle-ci donne cependant à Bel-Abbès une eau qui est potable et nullement nuisible, parce que, recueillie dans des vases qui lui permettent de perdre en peu d'instants son degré de froid, et battue et remuée par le transport, elle prend l'oxygène de l'air, qu'elle n'aurait pas eu le temps d'absorber, du moins en assez grande quantité, à sa sortie du sol.

C'est aussi à une semblable considération que se rattache la tradition arabe qui regarde comme nuisibles les bains de la Mékéra. Il ne peut effectivement en être autrement avec les fortes chaleurs de cette contrée et le froid de ces eaux ; il n'en peut résulter qu'une transition subite et saisissante dont les effets sont funestes.

L'Oued-Sarno est malsain, peu potable et occasionne des fièvres, car il n'a pas assez de cours.

En général, on trouve l'eau à 3 ou 4 mètres de profondeur ; celle qui provient des infiltrations dans les couches du tuf et des terres glaises donne une eau claire et limpide qui ne laisse pas de limon, mais un

dépôt, qui paraît provenir des sels d'alumine et autres que ces eaux contiennent en dissolution. Observant, néanmoins, que les couches de tuf et de terre glaise sont très-communes dans la nature des terres de Bel-Abbès, on obtient de l'eau excellente, en creusant les puits jusqu'à ce qu'on rencontre la couche de sable qui se trouve à 1 mètre de profondeur de plus; celles qu'on obtient à la couche de gravier ne laissent rien à désirer.

Les eaux provenant des infiltrations dans les terres végétales, et par conséquent chargées de débris végétaux, sont peu potables et se corrompent facilement.

Je crois qu'il faut attribuer la couleur constamment sale de la Mékéra aux couches de tuf, de marne, de terre glaise qu'elles essuient dans leur cours. C'est à une égale raison qu'il faut attribuer le peu de limpidité des rivières et fleuves de l'Afrique, tels que la *Mina*, le *Chélif*, qui prennent leur source dans le *Cersou*, de la *Sybose*, de l'*Isser* et de la *Tafna*. Ces eaux sont encore plus chargées que celles dont j'ai parlé précédemment, par la raison que leur cours, étant très-rapide, frappe plus fortement les couches différentes que je viens de mentionner.

Description physique de Sidi-Bel-Abbès. — Presque en totalité le terrain où se trouve situé Sidi-Bel-Abbès, moins l'emplacement occupé par la vieille redoute, of-frait, il y a peu d'années encore, un aspect couvert çà et là de bouquets de lentisque, plus chétifs en cet endroit que dans tous les autres à cause de la maigreur du sol.

L'emplacement sur lequel il est situé présente l'aspect d'un plateau, ses environs offrent un pays facile à parcourir; on n'y voit point de déchirements de terrain, de coupures bizarres et étonnantes dans les différents sentiers à parcourir. L'aspect général de ces lieux que

les lentisques recouvrent vers l'est, le sud et le sud-ouest particulièrement, présente presque partout une plaine, de temps en temps interrompue par de légères élévations, par d'insignifiants monticules; toutefois l'horizon est entièrement borné : vers le nord-est par des montagnes formant la gorge des Ouled-Ali, située à sept lieues, et dont les crêtes, se dirigeant de ce point vers l'est et vers le nord-ouest, paraissent vouloir faire un rempart, une forte ceinture à Bel-Abbès.

Dans la direction du nord-ouest apparaît le Tessala à quatre lieues et demie de distance, ainsi que ses ramifications; la plaine, limitée au sud-ouest par d'autres montagnes, se déroule plus au loin, dans la direction de Tlemcen. Vers le sud apparaissent les montagnes qui bordent le Teniera à six lieues environ, et, avant elles, de fortes ondulations de terrain.

La ville de Sidi-Bel-Abbès, située sur la rive droite de la Mékéra et à 300 mètres environ, offre un grand rectangle, dont le grand côté est de 880 mètres, et le petit de 480.

Trois angles sont défendus par des têtes bastionnées; le quatrième, celui de l'ouest, a été renfermé par deux têtes bastionnées; cette interruption de la régularité du plan est due, je crois, à la position de l'ancienne redoute de Bel-Abbès qui y est située, et qu'on a voulu conserver; les grands côtés du rectangle sont encore défendus par des têtes bastionnées, et les petits côtés par une seule¹. Sur chaque côté, et vers le milieu, existe une porte; celle d'*Oran* au nord, celle de *Dhaïa* au sud, celle de *Mascara* à l'est et celle de *Tlemcen* à l'ouest. Joignant ces points du nord au sud et de l'est à l'ouest, on a l'axe des deux rues principales dont la largeur est de 26 mètres; la rue qui conduit de la porte

¹ Les angles des capitales ont 170 degrés; les faces ont 15 mètres; les flancs, 10 mètres.

d'Oran à celle de Dhaïa sépare la ville civile de tous les établissements militaires; dans la direction du nord au sud, la ville civile a six rues de dix mètres de largeur qui sont coupées par deux autres d'égale dimension; de chaque côté, et à une distance égale de la grande rue qui conduit de la porte de Mascara à celle de Tlemcen, deux places ont été ménagées avec soin; ces dispositions rendent ainsi la ville civile très-régulière et très-commode.

Sur la grande rue, de la porte de Dhaïa à celle d'Oran, et prolongeant, après l'enceinte de la ville cette direction à 300 mètres jusqu'à la Mékéra où se trouve un pont en bois fortement établi, s'élèvent des plantations, telles que mûriers et peupliers; il en est de même de l'autre grande rue qui joint les portes de Mascara et de Tlemcen, ainsi que de tout le périmètre de la ville.

Le glacis qui se trouve en face du grand côté nord de la ville offre, pendant 30 ou 40 mètres, une inclinaison au cinquième; parallèlement à la direction de cette face, coule un ruisseau d'irrigation provenant de la Mékéra, et qui, après avoir arrosé les terrains cultivés qui sont à l'est de la ville, arrose aussi tous les jardins situés entre la face nord et la Mékéra.

La défense que doit opposer la fortification d'une ville doit être de nature à résister aux moyens d'attaques qu'ont les ennemis. Or, les Arabes n'ayant point d'artillerie eussent échoué contre les terrassements qui existaient précédemment. Dans cette même hypothèse, ils réussiraient d'autant moins encore qu'un mur de revêtement ceint aujourd'hui la ville de toute part. Mais, pour compléter la défense de Sidi-Bel-Abbès, dans le cas où nous aurions affaire à un ennemi secondé par l'artillerie, il serait urgent de créer un fortin sur le mamelon élevé connu sous le nom du mamelon des *Palmiers*. Cette position, dominante du côté de l'est,

serait inquiétante pour Sidi-Bel-Abbès. Sur la rive gauche de la Mékéra, au nord de la ville, le télégraphe, situé sur le mamelon, défendrait, à l'aide de l'artillerie, l'approche de l'ennemi, et, pour compléter cette défense, un dernier fortin qui serait construit près du marabout de Sidi-Bel-Abbès, ne laisserait plus inoccupée aucune position dominante, du moins sans être battu par les feux de ces trois fortins et ceux de la ville.

Du climat et de la salubrité de Sidi-Bel-Abbès. — Les vents régnants pendant une grande partie de l'année sont les vents de *nord*, d'*est*, et de *nord-ouest*.

En automne, les vents d'*est* et de *nord-est* dominant; en hiver ce sont ceux du *nord*, du *nord-ouest* et du *sud*.

Mais ces derniers, insupportables et nuisibles par la chaleur étouffante qu'ils portent avec eux, ne règnent en moyenne que dix à douze jours par année.

Les observations du thermomètre centigrade donnent, en hiver, 15 degrés au-dessus de zéro pendant le jour, et 2 au-dessous de zéro pendant quelques nuits seulement. En été, au soleil, elles varient entre 48 et 55 degrés, et, à l'ombre, de 30 à 44. Vers le 15 septembre, la chaleur n'est plus intense; elle diminue sensiblement. A l'exception de quelque soirées et de quelques nuits qui interrompent la série des observations, il est à remarquer que le climat de l'Afrique offre une transition immédiate et subite, de la chaleur au froid; les nuits y sont souvent fraîches en été et les jours excessivement brûlants.

Ces transitions existent particulièrement à Sidi-Bel-Abbès et sont souvent les principes de fièvres intermittentes et d'autres indispositions. Il y a quelques années, ce poste, encore à son origine et aux premiers jours de son occupation, était considéré comme un fléau; les fièvres putrides et cérébrales y étaient assez communes. Les premières, ayant été vigoureusement combattues, néces-

sitaient un changement d'air et une lente convalescence ; les autres occasionnaient souvent la mort. Les insola-tions, les bains qu'imprudemment on prenait dans la froide eau de la Mékéra, les fortes transpirations du corps, et plus justement encore un marais qui était situé alors vers l'ouest du poste, étaient les agents principaux des maladies ; depuis que les événements ont permis une plus grande stabilité aux troupes et qu'on a fait de Sidi-Bel-Abbès un centre de subdivision, des constructions se sont multipliées, et chacun y a trouvé un abri utile et nécessaire ; à mesure que d'adroites saignées pra-tiquées dans ce marais ont déversé ces eaux dans la Mékéra et assaini le sol, les fièvres ont disparu.

A toutes ces améliorations sont venues se joindre de nombreuses plantations d'arbres qui ne peuvent que rafraîchir la terre et le pays.

Sidi-Bel-Abbès sous le point de vue de son commerce à venir. — Quoique la population européenne de Sidi-Bel-Abbès n'ait encore atteint que le chiffre de 2,000, éta-blissons quelques considérations qui nous induiront à connaître sa future importance.

Le commerce est l'élément essentiel de nos villes de l'Algérie ; n'ont-elles pas eu en effet ce but, les per-sonnes qui, jusqu'à ce jour, sont venues s'y fixer ? Sidi-Bel-Abbès, ainsi que ses villes aînées de l'Algérie, sera sans aucun doute une ville commerciale, c'est ce qu'il faut admettre en principe ; essayons de le prouver.

Les populations qui occupent les différentes zone-du Sahara se rendant, pour leur commerce et leurs bo-soins, aux villes du littoral, Oran et Mostaganem, avaient pour lieu de transit Tlemcen et Mascara, selon qu'elles en étaient plus ou moins éloignées.

Il est à observer que Tlemcen n'avait aucune commu-nication essentiellement remarquable avec Ghemmâa-Ghazaouet dont le port est très inhospitalier.

Ce motif s'opposera constamment à une importance qu'il cherche en vain de se créer aujourd'hui. Le passé nous apprend, ainsi que nous l'exprime le nom de Ghemmâa-Ghazaouet¹, que c'était un repaire de pirates qui, du haut de leurs rochers que couronnait jadis un fort redoutable, s'abattaient en temps d'orage, ainsi que des aigles sur leur proie trop facile en ces lieux; il ne pouvait donc pas y exister un commerce d'importation.

Je m'arrête sur les accès difficiles qu'offre ce port et qui s'opposeront toujours à tout développement. L'intention qui a provoqué sa création ne pouvait avoir pour but qu'un poste-magasin, qu'un quartier-général, qui devaient seconder les opérations militaires que nécessitait notre entrée dans le Maroc avant la bataille d'Isly.

Ainsi ce poste n'aura jamais qu'un commerce imparfait, et, dès lors, que peut être son accroissement? Il est utile de le conserver néanmoins pour les événements futurs. On en aura besoin un jour; la paix que nous avons à la frontière n'est qu'une question de temps.

J'ai fait cette digression, que j'ai crue nécessaire, pour exprimer combien les caravanes du sud sont éloignées de se rendre à ce port.

Jusqu'à présent ces mêmes caravanes se rendaient de Tlemcen à Oran, et là, après avoir vendu leurs marchandises et acheté des grains et tout ce qui leur était nécessaire, elles retournaient vers leurs plaines desséchées.

Dans quelles obligations intéressées seront donc placées les tribus du sud qui, jusqu'à ce jour, ont suivi cette voie pour leurs importations? Sans nul doute, quand *Sidi-Bel-Abbès* aura pris plus d'extension, et par

¹ Réunion des hommes pour les Gharias (aujourd'hui Nemours).

cela répandu les branches de son commerce, alors ces mêmes caravanes du sud, passant par Dhaïa, se rendront à cette ville où elles déposeront tous leurs produits. Le trajet sera moins long pour ces caravanes, et un nouveau bien-être naîtra pour Sidi-Bel-Abbès.

Considérons maintenant cette nouvelle ville sous le point de vue de sa position topographique; elle se trouve enveloppée de villes commerciales, telles qu'*Oran*, *Mascara*, *Tlemcen*, d'une ville naissante, qui est le *Sig*, et de points militaires, tels que *Saïda*, *Dhaïa*, *Aïn-Temouchen* et *Rachgoun*, plus loin et sur le même rayon de ce dernier poste.

Déjà une route facile existe entre Sidi-Bel-Abbès et Oran, et Sidi-Bel-Abbès et Dhaïa; les communications pour les bêtes de somme sont faciles entre les autres points et notre ville naissante. Mais alors que des routes auront été terminées partout, Sidi-Bel-Abbès sera florissante, et Rachgoun même, dont le port offre un sûr abri aux bâtiments surpris par des tempêtes, nous apportera son tribut de *Carthagène*, d'*Alicante*, de *Murcie*, etc., etc. Ainsi son importance commerciale est évidente, et, en présence de tous ces avantages, l'agriculture demandera à ses terres fertiles les approvisionnements en céréales de la province d'Oran que les Arabes y trouvaient jadis.

PICHON,

Officier au 1^{er} régiment de la Légion étrangère.

LE MONT THESSALA

ET LA VILLE D'AIN-TEMOUCHEN.

(PROVINCE D'ORAN.)

Je crois que lorsque Dieu voulut créer le monde, il était tranquillement assis sur son trône au sommet du Thessala. Plongé dans une méditation recueillie, il promenait ses regards sur tout ce qui l'entourait, et c'est alors que, saisi d'effroi, il s'écria dans l'horreur qu'il éprouvait : que la lumière se fasse, mais que le Thessala subsiste à jamais. Dans cet anathème dont il frappa le malheureux, il voulut, pensant à ses desseins éternels, montrer à l'homme un terme de comparaison entre le chaos et les merveilles qui devaient, d'âge en âge, faire l'admiration des générations futures. Plus tard, il frappa le Thessala du déluge, et c'est depuis cette dernière malédiction que l'infortuné vieillard montre à tous les regards sa face rugueuse, la cavité de ses orbites et ses flancs déchirés. Le Thessala a dû être aussi le champ de bataille des Titans lorsqu'ils tentèrent d'escalader le ciel.

Imaginez donc un géant colossal aux mille crêtes, à l'horizon infini ; vous croyez atteindre au dernier sommet, il vous reste encore cent mamelons à gravir : si d'un soleil à l'autre vous parcourez ses ravins, vous n'aurez pas plus fait que l'homme qui, après son dîner, en un jour d'automne, va se promener dans son parc en attendant la fin du jour. Si vous vous lancez dans ses mille gorges, dans ses mille sentiers sans le fil conducteur représenté par un indigène armé de son moukala¹ et monté sur son haoud², vous aurez infailliblement le sort de l'infortunée Ariane.

Figurez-vous un effroyable cataclysme, une nature

¹ Fusil. — ² Cheval.

en convulsion et dévergondée, des précipices, des rochers, des ravins, des collines, le tout tellement mêlé, enlacé, que c'est un inexplicable dédale. Cinq fois je suis allé de Bel-Abbès à Aïn-Temouchen et *vice versa*, et jamais je n'ai pu retrouver les mêmes sentiers.

Ce portrait, vous l'avouerez, n'est pas flatteur, et cependant l'homme a poussé son esprit d'opposition perpétuelle jusqu'à surnommer le Thessala la montagne de la farine. Les peuples pasteurs y promènent de nombreux troupeaux vivant du dis, de l'alfa et du thym qui couvrent la nudité de ses flancs. Rome elle-même a possédé sur son sommet un castellum, et le génie, moderne fondateur de l'Algérie, s'occupe d'exhiber de ses vastes cartons les plans de quatorze villages, qui dans quelques siècles couvriront les flancs du colosse.

Arrivant à Aïn-Temouchen, poste situé sur la route d'Oran à Tlemcen, à dix-huit lieues de l'une, à quinze de l'autre, entre le Rio-Salado qui se jette dans la mer, et l'Isser qui va grossir la Tafna; l'une et l'autre de ces rivières ont un pont.

Aïn-Temouchen est destiné à avoir beaucoup d'importance comme point de ralliement entre deux villes considérables. Un autre embranchement le reliera à Sidi-Bel-Abbès. Ce qui assure la richesse du futur centre de population, c'est d'être assis à l'affluent de deux cours d'eau, l'Aïn-Temouchen, faible ruisseau, et l'Oued-Snan, plus considérable, capable de faire marcher des usines. Un moulin est indiqué pour établir un grand commerce de farines.

Ce qui assure sa future prospérité, c'est la haute qualité de son territoire, qui chaque année lui donne d'abondantes céréales. La configuration des terres, toutes en coteaux et en versants, les préserve de ces funestes coups de vent qui, en une heure, brûlent les récoltes dans les plaines d'Oran, du Sig, du Hellat et de Bel-Abbès.

Aussi le marché d'Aïn-Temouchen est un comptoir où il se fait chaque jeudi des échanges considérables de numéraire contre le blé, l'orge, la laine, les troupeaux venant du Maroc et les chevaux peu chers dans ce cercle.

Le territoire d'Aïn-Temouchen possède d'excellente pouzzolane, des carrières de plâtre et beaucoup de minerai de fer, les ruines romaines de l'ancienne ville. Le village sera à quatre lieues de la mer ; grâce à ce rapprochement, les chaleurs de l'été y sont moins fortes.

Le décret du mois de janvier n'a encore reçu aucun commencement d'exécution, et un grand nombre de colons habitent sur le flanc du mamelon, au-dessous du Bordje, des huttes souterraines semblables à celles des Lapons, en attendant impatiemment l'enceinte du village et l'autorisation d'y construire leurs lots urbains.

Aïn-Temouchen est célèbre par l'enlèvement du détachement du lieutenant Marin en 1845 et par son défilé de la Chair, où Abd-el-Kader tenta le 2 décembre d'enlever un convoi considérable revenant de Tlemcen. Le général de l'Etang qui commandait la colonne sauva le convoi ; il a fait dresser, au ministère de la guerre, le plan de cette journée qui laisse un souvenir intéressant. Le bureau arabe est construit dans l'enceinte du futur village ; il s'est élevé au moyen de touisa, corvées faites par les Arabes, sans frais pour le gouvernement.

A trois mille mètres d'Aïn-Temouchen, sur la route de Bel-Abbès, vous trouvez la maison de l'agah Ben-Ganah. C'est un des chefs arabes qui ont le mieux saisi l'esprit français. Il parle assez bien notre langue et en comprend la finesse. Il a fait bâtir un véritable château flanqué de deux maisons inférieures où logent Califa, Crodjat, taleb. Le flanc de la montagne au pied de laquelle se trouve l'habitation est planté de vignes. Une ancienne plantation de figuiers contiguë à l'aile gauche sert de salon du jour aux habitants. Là, sont étendus

de vastes tapis sur lesquels on prend le café d'usage. Sous les mêmes arbres, mais à distance respectueuse, les chevaux attachés à la corde respirent à l'aise.

Tout en observant scrupuleusement sa religion, Ben-Ganah est homme du monde; il s'assoit avec aisance à la table des Français et les reçoit dans ses vastes salons avec du beau linge, de l'argenterie, du vin de Bordeaux et une excellente cuisine arabe. Son petit nègre Embarraque ¹ sert la fouta ² sous le bras, et en route remplit les fonctions de grand cafetier. Sa mise est toujours élégante et recherchée, et il emploie des Européens pour ses travaux. Je le crois foncièrement attaché à la domination française. C'est un seigneur de l'ancien temps, un véritable marquis de Carabas. A qui est ce moulin aux Abdéli? à Ben-Ganah; la moitié de cet autre à Aïn-Temouchen; ces beaux vergers dans les ravins, ces meules de blé et d'orge, ces khramnès ³ travaillant dans toutes les directions? à Ben-Ganah, toujours à l'agah. Sa maison entretient chaque jour soixante ou quatre-vingts personnes.

Temouchen est un mot berbère dont les Arabes ne connaissent point la signification; ils l'appellent Blad-Ouled-Sultann (la ville des enfants du sultan); je n'ai pu retrouver sa dénomination romaine, mais ces ruines indiquent qu'elle était importante. Le nord de la nouvelle ville que l'on bâtit aujourd'hui se trouve au sud de l'ancienne, mais sur le même plateau et avec cette seule différence que l'enceinte de la nouvelle ville se trouve reculée vers le sud et défendue par la crête au bas de laquelle coulent l'Aïn-Temouchen et l'Oued-Snam à leur confluent.

En quittant Aïn-Temouchen pour se diriger vers le sud, on franchit une série de mamelons assis les uns

¹ Heureux. — ² Serviette. — ³ Laboureurs.

sur les autres. Si l'on se retourne après avoir fait deux lieues, on jouit d'un magnifique panorama.

A l'est vous avez les versants du Thessala qui prennent naissance au lac Salé, toute la chaîne du Thessala jusqu'à la hauteur de Sidi-Bel-Abbès; vous dominez toute l'étendue du lac, vous voyez les colonies de Bourchage, Boutelélis, Myserghinn, la tour Combes¹, vous devinez Santa Cruz, et votre pensée vous transporte dans la plaine des Andalouses. En face et à l'ouest une chaîne de montagnes inférieures dont la plus élevée à l'ouest s'appelle Sidi-Kassem, c'est le point de repère pour ne pas s'égarer quand on se rend à Aïn-Temouchen. Ces montagnes isolées les unes des autres sont de formes bizarres, dentelées, crénelées; elles longent la rive droite du Rio-Salado. Plus loin dans l'espace vous apercevez toutes les montagnes qui bordent la mer, partant de Merz-el-Kébir (le grand port) pour venir en tournant à l'embouchure du Rio-Salado.

Le Rio-Salado (rivière salée) coule de l'est à l'ouest, et prend sa source à l'extrémité du Thessala, reçoit sur sa rive gauche pour affluents l'Oued-Mézesma et plus à l'ouest l'Oued-Snam qui, descendant du sud, sert de ceinture au bassin d'Aïn-Temouchen. Son cours est à peu près de dix à douze lieues. Avant de se jeter dans la mer, il forme un vaste et beau canal fort large, puis conduit ses eaux à l'issue de ce canal par un simple ruisseau que l'on franchit presque à pieds joints. Le Rio-Salado coule au travers des forêts de lentisques, où se trouvent quelques clairières cultivées par les Arabes, et ses rives sont très-fréquentées par les lions.

Partout le paysage est peuplé de marabouts et d'aouchs, monuments au moyen desquels il semble que le peuple arabe ait voulu écrire son histoire. Le marabout porte

¹ Cette tour a été élevée en l'honneur du colonel Combes, tué sur la brèche à Constantine.

le nom d'un saint vénéré, ou d'un illustre guerrier. L'aouch, diminutif du marabout, est un simple carré clos de murailles en pierres sèches à la hauteur de trois pieds et dans lequel les Arabes suspendent des lambeaux d'étoffes en souvenir de leurs morts.

A l'ouest de Sidi-Kassem et de l'Oued-Allouf (rivière des Sangliers) se trouve Djelloul. C'est le lieu où l'on va visiter la mer en partant d'Aïn-Temouchen, à vingt kilomètres environ. Là, un banc de rochers d'une haute élévation surplombe perpendiculairement. Sous ce rocher se trouvent des grottes profondes et curieuses par les pétrifications qu'elles renferment et par la variété des coquillages que la mer y dépose.

En remontant le Rio-Salado sur la rive droite, à peu de distance de ses sources, on rencontre les eaux chaudes de Sidi-Ait; elles ont soixante degrés, sont alcalines, sulfureuses et laissent déposer du peroxyde de fer. L'élément sulfureux se dégage en arrivant à la surface, de sorte qu'en analysant les eaux loin de la source, la trace sulfureuse disparaît entièrement. Ces eaux sont favorables aux maladies cutanées et aux engorgements abdominaux. Près de la source, vous voyez un beau bouquet de palmiers, c'est presque toujours l'indice certain de la présence des eaux thermales. Près de là existe le marabout de Sidi-Abdalla-Berkani. La légende arabe dit que ce marabout a été allaité par une gazelle, et, en vertu de ce souvenir vénéré, les gazelles sont, dans ces parages, des animaux sacrés aux yeux des Arabes, qui ne les chassent jamais et les laissent aller en nombreuse compagnie.

A deux kilomètres plus haut que Sidi-Ait sont les eaux chaudes de Bou-Akjar (le père de la pierre) sur la même rive du Rio-Salado. Cette dénomination provient de hautes murailles naturelles entre lesquelles coulent ces eaux. Elles ont les mêmes propriétés curatives que celles de Sidi-Ait, et sont alcalines, ferrugineuses, mais

dépourvues de soufre. Leur chaleur s'élève à soixante-trois degrés, et même quatre-vingts à la source. Il ne paraît pas que les Romains les aient employées, puisqu'on n'y rencontre qu'un établissement de bains mores construit par les Arabes et à leur usage. C'est un bassin de deux mètres de diamètre et simplement recouvert par un gourbi en feuillage de lentisque très-épais. Il s'y trouve des cuves; mais, comme il serait impossible de s'y plonger sans être cuit, on se jette l'eau sur le corps, se contentant d'immersions faites à la main.

L'aide-major Bertrant, qui depuis deux ans occupe le poste d'Aïn-Temouchen, a guéri un grand nombre d'Arabes au moyen de ces eaux.

En terminant ce petit travail sur les lieux que je quitte, je rappellerai ce que Mahomet dit à son peuple : « Chaque grain d'orge que tu donneras à ton cheval te sera compté dans le paradis des houris. » Je dirais volontiers à l'Européen : Chaque arbre que vous planterez et que vous soignerez sur la terre de l'Algérie, vous sera compté dans l'autre vie. Plantez, plantez, voilà la grande, l'importante question de l'Algérie. Si ce n'est pas pour nous personnellement, que ce soit pour nos enfants. Si nos pères n'avaient rien fait, qu'aurions-nous aujourd'hui ? C'est à ce propos que je saisis l'occasion de parler du beau jardin qu'a créé le capitaine Maurandy, commandant du cercle d'Aïn-Temouchen, avec les utiles travailleurs de la légion. C'est une fraîche oasis au milieu de steppes nues. Ce jardin se fait remarquer par la variété de ses arbres déjà grands, quoiqu'il ait à peine trois années d'existence, par la variété de ses fleurs et par un beau bassin en pierre de taille orné d'un jet d'eau. Ce jardin, qui s'agrandit chaque jour, sera la propriété de la future ville.

Depuis huit années que j'habite l'Afrique, j'ai étudié les mœurs des Arabes. C'est un peuple tout à la fois naïf, simple et rusé, enfant dans sa curiosité, dans son

honneur à entendre les récits de la veillée; soyez bon pour l'Arabe, et vous aurez ses sympathies. Tout ce qui porte l'uniforme et les insignes du grade a droit à son respect. Il n'en est pas de même de l'habit bourgeois : aux yeux de l'Arabe, c'est un mercant¹.

Je suis bien loin de partager le système que j'ai entendu quelquefois mettre en avant, à savoir la destruction totale des Arabes en cas de reprises d'hostilités de leur part, ou leur refoulement absolu sur les confins du Tell.

Rien ne serait plus impolitique. La population européenne se fixant pour toujours sur le sol de l'Afrique, avec l'intention d'y perpétuer la famille, et non d'y faire une rapide fortune, *per fas et nefas*, n'a pas besoin de refouler les Arabes, et de leur demander leur place; laissez-les arriver à vous avec leur bétail, leurs volailles, leurs grains. Dans aucun cas, l'on ne doit désirer l'extinction de la race arabe, car il y a de vastes contrées qui ne seront jamais propres à l'Européen, et qui conservant les tribus de pasteurs nous paieront l'impôt et nous seront toujours utiles.

La colonisation européenne est nouée en Algérie. Trop d'entraves jusqu'ici, trop d'exigences, trop de lenteurs. Ouvrez l'Algérie sans conditions à l'appétit des gens ambitieux de terre. Créez la grande féodalité territoriale sans conditions, et alors vous verrez accourir les capitaux, boiser les landes dénudées, ce que ne saurait faire le petit colon.

Ou bien, d'après ce principe, que la terre conquise appartient au conquérant, colonisez militairement, donnez à une compagnie, à un bataillon tant d'hectares en toute propriété, et au bout de peu d'années vous aurez des villages qui respireront l'aisance et la prospérité.

Marquis DE MASSOL,
Officier au 1^{er} régiment de la légion étrangère.

¹ Marchand.